

ELLES EN PREMIER  
TOUJOURS

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-486-5

ISSN 2417-7954

© 2017 Jacques Serena & éditions Publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Jean-Yves Fick

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE

Jacques Serena

Dépôt légal : janvier 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions Publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder  
sans surcoût.

JACQUES SERENA

# Elles en premier toujours

suivi de *Wagon*, d'*Artisans*  
et de *Musaraignes*





## TABLE

|                           |       |
|---------------------------|-------|
| Elles en premier toujours | P. 09 |
| Wagons                    | P. 21 |
| Artisans                  | P. 61 |
| Musaraignes               | P. 83 |



ELLES EN PREMIER

TOUJOURS





Elles, en premier toujours, c'est elles, qu'on voit. Assises, avec leurs couvertures. Et qu'en voyant on se souvient d'avoir vues, dans tous les magazines, sur tous les écrans, courir dans les rues pour s'approvisionner en échappant aux balles. Ces corps osseux d'elles passant en tous sens, se croisant sans se voir, dans des envols d'étoffes, de plis.

Le pire, entre autres, c'est qu'on aurait presque juré qu'ils dansaient, ces corps d'elles, ou de leurs homologues, ces points de mire, dans l'éblouissante et en même temps opaque lumière d'une belle journée dans un centre-ville, ville en grande partie désertée. On les voit encore.

Oser dire que la scène est belle, le moment sublime. Qu'elles sont belles, ces coureuses, qu'on comprend soudain qu'une danseuse ce doit être ça, que la danse c'est ça, enfin ça, ce sublime. Que le sublime vient de savoir que chaque élan peut être le dernier, l'ultime bond.

Elles courent et sans relâche le péril guette, tapi dans l'ombre, patient, et qui les force à danser contre cette fatalité, et elles ne vont pas y échapper, il ne faut

pas croire. Ont beau courir, où qu'elles aillent, elles y courent tout droit.

Et le monde les regarde courir, danser. Et moi donc, moi avec.

Et si ce n'est pas ces assises, les danseuses, c'est leurs voisines, cousines, sœurs. De la même ville, d'un autre village. Sœurs immobilisées, figées maintenant, de toute façon, archivées. Au mieux réduites à ces abris de planches et de rideaux.

Regroupées, perdues.

Ne sachant pas quand ça finira, entend-on toujours dire, ou dit-on. Sachant que ça ne finira pas, savent-elles.

Sentant que c'est non seulement elles, mais la ville, mais le pays, mais le monde, pour ce qu'elles en savent, ce qu'elles en voient, qui s'est mis à se disloquer, est en train de se désagréger, s'en aller comme on dirait en eau de boudin. En rien, *in extenso*, le monde.

Ne sachant plus, elles, le monde, la parcelle qu'elles en ont sous les yeux, si ça fait une différence.

Ne voyant plus pourquoi il faudrait le savoir.

Et eux, les hommes, plus loin. Plus en extérieur, avec moins de couvertures, mais avec d'autres bricoles. De petites affaires, intimes, séparées, réduites à elles, à des indices, des choses. Choses plus ineptes l'une que l'autre, comme sont vite les choses. Histoire de tenir encore à quelque chose, de ne pas avoir l'impression

de n'avoir plus rien dans ses mains, de se donner l'air d'avoir encore. De posséder encore. Pourvu que s'y attache, que puisse s'y raccrocher une idée, une idée vague de valeur, valeur forcément sentimentale. Choses à garder, avec quoi rester. Peigne, stylo, crucifix, photo, montre, canif, de ces choses poignantes, qui nous tiennent, tant qu'on peut y tenir.

Et voilà la terre autour. Tout autour, d'elles, et d'eux, on peut la sentir souffrir, la terre, endurer. Terre on dirait lointaine, mais comme une mémoire profonde, une musique triste, originelle. Et persistante, malgré son air de vision, vraiment tenace. Et d'un coup on reconnaît tout, y compris soi. Dans le fait même de ne plus rien reconnaître, s'y reconnaître.

Anéantissement alors de l'espace, du temps. De la différence, c'est à dire. C'est moi, c'était moi, sera, c'était là, là ou là. Avec la peur d'être seul à ressentir, sentant d'autant plus.

Ça vient de la qualité du silence, et de la lumière, on pense à un théâtre, que c'est l'un des plus grands du monde, c'est risqué à penser, mais puisque le mal est fait. Ça vient aussi sans doute du fait de tout si bien voir, de tout tellement savoir, de voir se dérouler, de s'identifier. De sentir la portée, à quel point chaque acte en figure un autre. Et aussi à cause du décor, étrange, incompréhensible. Pas un paysage, plus rien d'un paysage. L'idée qu'on se serait faite de quelque

chose d'après. D'après un déluge archaïque. De commencement et de fin. Une confusion, brutale, ombre, lumière, mêlées. Mouvements et immobilité confondus. Et ces gens, d'eux aussi ça vient. De voir ces survivants pour rien, en sachant tous les morts pour rien. Comme attendant. Regardant de temps en temps vers le ciel, en attendant, comme dans les vieux tableaux, quand c'était le salut qu'on pouvait en attendre, de là-haut. Mais là. Attendant quand même. Le déluge, on dirait, le suivant, c'est à dire. Quand on en a vu un, on passe le reste de sa vie à attendre le prochain.

Et sentir que ces survivants symbolisent les disparus. Et sentir que vice-versa.

Sauf qu'on ne voit pas de raison à ce qu'ils vivent comme ils vivent. Aucune raison pour ce qu'ils vivent. Des causes sans doute mais de raison non.

Ça ne tient pas debout, et c'est l'inéluctable, abolissant tout le reste.

Alors ces femmes, ces filles, oui, comme si on s'en souvenait, évidemment, on sait bien. Faites pour le doux rêve et jetées là, engluées, dans ce vieux cauchemar chronique. Avec au fond du regard, visible encore, ce qu'on leur avait fait croire, fait doucement rêver.

Tristes, on les attendait tristes, on aurait sans doute voulu, et non, ce n'est pas ça. Et c'est encore plus

triste, quand elles ne le sont pas, même pas. Mais simplement perdues, fatiguées, décontenancées, à l'abandon. Dans leur bout de monde abandonné. Leur coin de terre, comme un coin de paradis en faillite. Un peu plus en faillite qu'ailleurs. Où la débâcle est un peu plus flagrante. Où la folie, l'égoïsme, le cynisme, et la misère inhérente, sont plus visibles. Il y a forcément toujours un endroit où ça se voit un peu plus. Comme sur une pomme.

Parce que oui, comment ne pas se dire, ne pas se mettre ce point sur le i, qu'on en a dans sa rue en bas de chez soi, de ces femmes, filles, hommes, déjà semblables à ceux-là, ces abandonnés du bout de nos rues, aux confins des conséquences de nos rues.

Leur attente exténuée, leur constance, patience. Un homme assis sur le perron se met de dos pour allumer sa cigarette, et quand il se retourne tout redevient comme avant. Sauf sa cigarette qui lentement fume. Mais son regard, sa pensée, comme chacun des autres, chacun pour soi, revenu regarder, vers plus rien, la route. Et rien au bout de la route, rien à attendre. Mais quand même l'attente. Si on peut dire attente, si on peut dire route. Et sur le perron cet homme, ce corps assis, mur, dans cette patience, qui dépasse ses limites.

Des couvertures, ça oui, dans leurs jours il y en a encore, pour elles surtout, rideaux de fortune. Et des

planches, en attendant. Dépossédées. D'anciennes mimiques par habitude refont surface, remontent au jour, reviennent de loin. Pour qui, quoi, à quoi encore sourire, de quoi rêver.

À les voir, on se voit, et on sent distinctement son visage inutile.

Il était cent trente six fois, il était une fois de plus, et à chaque fois ici ou là à peu près ce même sourire raté, et chaque fois est une fois de trop.

Comme du quotidien qui se passe sans pouvoir l'être.

Et encore et toujours au fond de leurs yeux, après ce vieux réflexe mal exhumé, cet équilibre revenu. Stable. De croire encore, et déjà plus. D'être encore là, et si loin déjà. Déjà autre chose, et encore ça. Ni paraître, ni disparaître.

Avec cette patience séculaire redécouverte.

Cette virginité aussi, oui, je ne vois pas d'autre mot, cette virginité retrouvée.

Toujours la même question, comment ferait-on pour trouver ceux-là autres. Comment d'autres peuvent-ils nier ces semblables là.

Niés, et encore là.

Là, on dirait à hanter. Avec des éternités dans le moindre regard, la moindre attitude, des gestes séculaires, dont le plus infime se grave pour toujours, pour eux, pour nous, nous tous. Là à remuer comme du

bétail s'endort, disparaissant à l'intérieur d'eux-mêmes. Là à vivre comme des oiseaux se meurent, des blessures mal dissimulées sous les plumes. Des réminiscences de sourires hésitant sur leurs visages.

Pourquoi faudrait-il se souvenir de pourquoi ils sont là. C'est flou, c'est louche, c'est faux. C'est la guerre, on se le dit, ça ne veut rien dire, on ne voit pas. La guerre, on ne voit jamais que ses conséquences. Comme la politique, l'histoire, tout ce louche, ce flou. Ça se charge, se couvre, se voile, ça gâche. Ça cache quelque chose. Des choses qui se sont passées que personne n'a comprises. Mais que certains expliquent. Ceux qui ne regardent pas ces regards. Qui ne voient pas l'expression de ces regards. N'ont pas l'impression que ces regards, ces sourires, soupirs, ne s'adressent qu'à eux. Comme j'ai l'impression qu'ils ne s'adressent qu'à moi. Et comme je sais que je suis aussi, déjà, l'un d'eux. Ou tôt ou tard. Dans ce même cauchemar. Jusqu'ici péniblement ajourné.

Oser le dire, qu'on y va, qu'on le sent, le sait, vers cette obligation d'abandonner son nom, ses choses, son corps, de le rendre, le dissoudre. Se fondre, se perdre. Ce retour anonyme et fiévreux à quelque chose. À ces riens, n'être plus personne. Une de ces personnes, éclairées par cette lumière, venant d'où, on n'est pas sûr. Ne venant plus de nulle part, on est presque sûr.

Ces hommes, que font-ils assis depuis combien de

temps sur leur perron ou leur chaise, avec leur cigarette ou leur vieille fiole, et on imagine toutes les chaises vides, toutes les fioles cassées, si semblables, quelque chose s'est passé, se passe.

Et ces hommes sur ces chaises avec ces bouteilles comme passés de l'autre côté de tout et de nous-même, à attendre, et pour le coup nous avec eux, sans savoir quoi attendre, si c'est que ça s'arrête ou que ça recommence, une chose ou l'autre, ou les deux.

Ici c'est le contraire, avait-on pensé, l'envers du décor. Un verso, ou un fin fond. Bribes et morceaux, et toutes les vieilles angoisses, tenant du mauvais rêve, sauf qu'il n'y a plus de doutes, plus de réveil à espérer. Qu'il faut bien respirer dans ces jours qui n'en sont plus, et n'en seront plus jamais.

Et voilà qu'on voudrait que ne soit pas simplement absurde qu'il ait pu en être ainsi. Qu'on voudrait encore qu'à quelque chose ce malheur soit bon.

Mais à quoi bon. À qui. Ici. Des endroits comme ça ne mènent plus nulle part. Des gens comme ça ne parlent plus. Et pour dire quoi de toute façon, que pourrait-on encore dire, coupable par naissance, par hasard. Ou pour ne pas crever, il doit bien falloir, parler pour ne pas crever. En prononçant lentement pour que ça ne finisse pas de sitôt, et évidemment en avance sur les mots. Et quant aux gestes. Comme sortant de l'imagination de tous ceux qui n'en font plus.